



HAL
open science

Henri Michaux-Jean Paulhan: conversation, monologue, contrepoint

Brigitte Ouvry-Vial

► **To cite this version:**

Brigitte Ouvry-Vial. Henri Michaux-Jean Paulhan: conversation, monologue, contrepoint. Jean Paulhan et les poètes, 2005, pp.37-62. hal-02123022

HAL Id: hal-02123022

<https://hal.science/hal-02123022v1>

Submitted on 7 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Henri Michaux-Jean Paulhan : conversation, monologue, contrepoint

Brigitte OUVRY-VIAL
Université Paris 7-Denis Diderot

L'importance des relations entre Jean Paulhan et Henri Michaux, pour l'un comme pour l'autre, ne fait pas de doute. Elle est largement attestée par les documents témoins de l'histoire littéraire de l'époque, par la présence d'Henri Michaux dans la NRF, chez Gallimard, dans la collection « Métamorphoses », par leur correspondance enfin, même si celle-ci — Henri Michaux ne gardant pas plus les lettres reçues que les brouillons de ses écrits — est très disproportionnée : la majeure partie des lettres de Henri Michaux a été conservée tandis qu'un très petit nombre seulement des lettres de Jean Paulhan nous sont parvenues. Et encore s'agit-il essentiellement de billets datant des années 50 (1943-1955), époque à laquelle Henri Michaux est un peu plus sédentaire, où il voit régulièrement Jean Paulhan à Paris ; les courriers visent davantage à organiser des rencontres de vive voix et ne constituent pas un véritable échange développé sous forme épistolaire. La nature de cette relation ne laisse pourtant pas d'étonner par sa mobilité, son éclectisme, la proximité implicite qu'elle révèle et le caractère en même temps léger, nonchalant, de leurs entretiens. Comme si l'extrême indépendance de chacun des deux hommes avait trouvé dans leur commerce un terrain d'exercice de la liberté sans concession, sans convention, sans céder aux lois du genre, ni s'embarrasser de mettre les formes.

Dans cette communication, je m'appuierai essentiellement sur leur correspondance en tentant de garder un point de vue synthétique : entrer dans le détail de leur relation littéraire et personnelle de manière

chronologique nous entraînerait dans une vue émiétée. Mon propos est davantage d'étudier les accents de cette relation d'où le titre de cette communication: « Monologue » parce que la plupart des lettres de Paulhan ont été détruites et parce que Michaux monopolise une partie de cette correspondance à une seule voix pour ses affaires littéraires. « Conversation » parce que ce sont des échanges sur un mode libre, avec une variété et des hausses de ton, des pauses, des silences. « Contrepoint » parce que dans cette longue conversation ils paraissent de connivence, mais rarement en phase sur les sujets que d'un commun accord pourtant, ils amènent dans la conversation.

Il s'agit donc d'inverser le point de vue qui a jusqu'ici été le mien, ou qu'on est tenté d'adopter compte tenu de la disproportion de la correspondance disponible: en effet, même si cette correspondance n'apporte pas de révélation inédite, totalement neuve que l'œuvre de Henri Michaux elle-même ne contiendrait pas, en particulier sur le plan biographique, elle nous renseigne de manière extrêmement riche et instructive sur Michaux, sur ses voyages, les liens entre voyages et progression de l'œuvre, sur les difficultés d'écriture rencontrées et la manière dont Michaux les affronte, sur ses lectures également, ses positions critiques, sur l'étendue de ses relations sociales et amicales avec d'autres écrivains et gens de lettres. Jean Paulhan à qui Michaux s'est adressé en arrivant à Paris, sur le conseil de Franz Hellens, est avec Supervielle l'un des tous premiers contacts de Michaux. On retrouve dans leur correspondance de nombreuses mentions de l'activité littéraire parisienne — singulièrement autour des revues (*Commerce*, *NRF*, *Bifur...*) —, et Michaux donne souvent son avis sur les travaux des autres écrivains qui gravitent autour de Paulhan.

Jusqu'à présent, c'est avec cet angle de vue que j'ai lu et étudié cette correspondance et sans entrer dans trop de détails, on peut dire que la relation d'auteur — éditeur ou directeur de revue qui en est un des mobiles, confère à ces quelques deux cents envois de Henri Michaux à Jean Paulhan un rôle d'archives techniques d'auteur entretenant un rapport étroit, fonctionnel avec son œuvre. Elles permettent de vérifier et d'établir la chronologie de l'œuvre, et le volume de Henri Michaux dans la Pléiade s'appuie sur ces sources; elles permettent d'alimenter un appareil critique et de dater plus précisément les éventuelles variantes et inédits. Les indices ne manquent pas dans l'œuvre elle-même, qui nous font mesurer l'importance que Michaux accordait au travail d'écriture, le temps qu'il y consacrait, l'énergie quasi rageuse qu'il y investissait, l'adhésion absolue au livre en cours, la recherche constante d'une langue propre, traduction directe du « moi de moi », qui court-circuiterait le langage ordinaire, chargé du poids de l'usage que

les autres en font. Mais les lettres se font l'écho de ce travail et jouent un rôle d'avant textes, de notes ou travaux de soutènement préalables à la version finale.

Elles s'inscrivent dans la continuité d'un travail sur soi qui repose sur le sentiment d'un moi instable, transitoire comme il l'exprime à plusieurs reprises dans les textes, et sur la conviction qui sous-tend une physiologie de l'écriture et une écriture physiologique, que Michaux a d'être « *une bonne pompe. Les impressions les plus fortes, les plus vitales ne tiennent pas longtemps. Je les refoule au profit des suivantes et les oublie, et il en est ainsi des autres dans la suite, et puis encore de celles-ci pareillement.* »¹ Ce fonctionnement est parfaitement sensible dans l'œuvre et à la base de la pratique d'écriture et réécriture des textes, de composition progressive et recomposition, réarrangement des recueils que les lettres évoquent, illustrent et décrivent, comme dans cette lettre de 1958, à propos de textes demandés par Paulhan, dans laquelle Michaux écrit : « *Ce qui est fait par la main gauche n'est pas reconnu par la main droite — ce qui m'avait paru l'évidence doit subir un traitement pour que je le retrouve* »². Le terme de « traitement », fréquent chez Michaux, renvoie à une pratique de consultation et manipulation constante d'un écran mental, d'une sorte d'hypertexte, avec des phases de transcription simultanée, pratique que Michaux appelle ses « multiples opérations sans nom ». La musique, la peinture en général, et plus particulièrement les encres, les lavis, l'aquarelle y sont propices, elles en sont le terrain d'exercice privilégié. Mais les lettres aussi participent de ces opérations et satisfont le besoin de déplacement constant d'une activité créatrice à une autre. Comme la peinture, elles apparaissent comme un moyen de « changer de gare de triage »³.

Concrètement, cette « correspondance » à une seule voix commence en 1928, avec le voyage de Michaux en Équateur et se termine en 1965, soit peu de temps avant la mort de Paulhan. Elle n'est pas régulière, mais présente des alternances entre des moments où la fréquence des lettres est très grande, tous les jours, voire plusieurs billets dans une même journée par exemple et des périodes beaucoup plus relâchées. Elle poursuit et suggère une longue connivence qui a commencé dès

1 Henri MICHAUX, *Ecuador*, Journal de Voyage, nouvelle édition revue et augmentée, Gallimard, 1968, p. 68.

2 Lettres d'Henri Michaux, Fonds Paulhan, Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine.

3 Henri MICHAUX, *Peintures*, éd. G.L.M., 1939.

leur première rencontre en 1923 — Henri Michaux a été recommandé par Franz Hellens à Jean Paulhan qui le prend sous son aile à son arrivée à Paris — avec des phases d'intensité variable. De dépendant et très lié à Jean Paulhan dans ses jeunes années, jusqu'à la guerre, Henri Michaux est ensuite moins proche. La correspondance se fait moins intense et moins nécessaire à partir de la réinstallation de Michaux à Paris et de son mariage en 1943. Leurs relations restent encore étroites pendant les années cinquante mais se distancent ou du moins s'espacent ensuite de manière impalpable : sans rupture, mais par suite de la maturité acquise par Michaux, de sa notoriété installée, par suite aussi bien sûr des aléas de la biographie de l'un comme de l'autre, Michaux a moins besoin de Paulhan.

Une première partie de la correspondance, jusqu'à la fin des années 30, concerne quasi exclusivement les écrits dont l'avancement, la publication occupait Michaux de façon obsessionnelle. Dans une lettre d'Équateur de 1928, après avoir bombardé Paulhan de lettres auxquelles il n'a pas matériellement le temps de répondre, Michaux admet être « un peu bébé » pour ses « affaires littéraires ». Étant adressées à Paulhan, directeur de la NRF, les lettres permettent de suivre les premières versions ou premières parutions des écrits dans la revue, puis leur reprise éventuelle en recueils à paraître chez Gallimard. Ensuite, elles s'équilibrent davantage entre les lettres à l'éditeur, à l'ami, à l'auteur, au critique. Bien entendu, ces observations se fondent sur le corpus dont on dispose et qui est peut-être lacunaire. Mais il semblerait que Paulhan ait conservé assez systématiquement les lettres qu'il recevait de Michaux comme de ses autres interlocuteurs et s'il y a des blancs, des moments de silence ou de grandes interruptions, ils sont probablement le reflet de la réalité et non le résultat d'une négligence.

La reconstitution de cette correspondance, son ordonnancement chronologique est difficile à effectuer parce que Michaux date peu ou pas ses lettres. Parfois la date est complète, comme « 24.12.34 », mais c'est rarissime (serait-ce parce qu'il s'agit du jour de Noël ?) Quelquefois, le jour et le mois « 30 sept ». Parfois, le jour seulement « 17 » ou « Dimanche ». Il arrive encore qu'en l'absence de date d'autres éléments, un lieu de provenance comme « Hôtel Beau Rivage », une adresse de retour permettent un repérage. Mais le plus souvent, il n'y a rien du tout et il faut compter sur les indices que contient la lettre elle-même. Les lettres de Paulhan sont également rarement datées et de toutes façons peu nombreuses. On peut partiellement les reconstituer à travers celles de Michaux qui y renvoient. Dans celles qui ont été conservées, assez courtes, des détails précis, évoquant des faits — rencontres, réunions, voyages ou publications de textes nommément cités — permettent de les situer globalement dans une chronologie. Cependant, ce recoupement ne

peut être servir à dater qu'une petite partie des lettres de Michaux parce qu'il semblerait, qu'au début du moins de leurs échanges, Paulhan ait beaucoup moins répondu que Michaux n'a écrit, et encore se contentait-il de billets laconiques.

Finalement, et de façon presque paradoxale, on est servi par la fréquence même des lettres de Michaux dans certaines périodes, par le fait qu'elles servaient essentiellement à adresser ses écrits à Jean Paulhan et à donner une rigueur, à organiser le rythme d'écriture. Si les lettres témoignent de la forme d'élaboration des textes, en exposent le rythme, elles contribuent peut-être aussi à l'accélérer, à l'alimenter. Par la fréquence des envois et les liens qu'elles entretiennent entre elles, les lettres tendent à déplacer le centre de gravité de cette correspondance, à en changer la nature. Il s'agit moins d'un échange que d'un continuum avec des pauses, d'une sorte de carnet de bord de Michaux, dont témoigne l'échange des genres entre les lettres d'Équateur et le journal *Ecuador*. Certains passages du journal de voyage sont des lettres, des envois, certains passages des lettres sont des morceaux de journal, et il n'y a pas entre les deux de différence de ton ou de rupture thématique.

La fréquence donc, mais aussi le caractère informel, impulsif, sans façon de ces lettres, leur absence de composition, permet des renvois des unes aux autres et par exemple, on peut utiliser les comparaisons sur le climat, les habitants des villes qu'il traverse et la rage plus ou moins grande qu'ils lui inspirent pour retracer au moins en partie l'itinéraire de Michaux en 1934-1935 en Espagne, au Portugal puis en Belgique et conjointement les étapes de l'écriture des chapitres sur les peuples de *Grande Garabagne*⁴. Elles se font écho les unes aux autres, Michaux y mentionne ses déplacements ce qui permet au moins d'identifier et de rassembler des groupes de lettres par unités temporelles et géographiques. En se repérant aux mentions constantes des écrits en cours ou à paraître, on peut, avec tout de même des risques d'erreur, reconstituer un ordre. Par exemple, alors qu'il rédige *Ecuador*, son journal de voyage en Équateur, Michaux envoie une lettre, sans doute en mars 1928, qui commence par :

[rappel des envois du journal

1^{er} envoi le 20 février pages 1 à 15

2^e 27 16 à 25

3^e 1^{er} mars 26 à 40

Tel quel je me figure qu'il est moins unilinéaire et petit (...) que bien d'autres que je connais.

4 *Voyage en Grande Garabagne*, paru dans *Ailleurs*, Gallimard, 1948.

Je vous prie instamment de le garder et s'il ne doit pas connaître les presses de votre imprimeur, qu'il ait l'abri au moins d'un tiroir solide et surveillé, et que lui soit épargné d'être porté disparu.]

Et dans une autre lettre qu'on peut dater de septembre :

[Cher ami,
voici sans doute la fin de la 1^{re} partie de mon journal.
si vous n'avez pas de mes nouvelles avant deux mois c'est qu'il est bien vrai, comme c'est décidé pour lundi prochain, que je reviens par l'Amazone. (...)]

Après la signature

mais le journal qui devait paraître en fragments?
merci pour les poèmes enfin publiés. Cela doit être assez difficile.
J'espère qu'il n'y a pas de désabonnés.
J'envoie à droite et à gauche quelques exercices de langage d'une autre direction que le *Grand Combat* entre autres aux *Cahiers du Sud*. (...)
Encore dans ma poche le 28 ou 29

Au dos de la lettre

La première étape d'où je peux envoyer une lettre: Iquitos au Pérou sur le Marañon. 30 sept. Dimanche matin je crois le départ à peu près sûr pour demain (...)]⁵

La correspondance paraît à cette époque pour Michaux le seul moyen de rester en contact avec quelqu'un, de sortir de l'œuvre en cours pour une courte respiration. Jean Paulhan y joue clairement un rôle tutélaire, de destinataire de l'œuvre tandis que Michaux se place dans la position objective de celui qui propose des textes mais comme en réponse à une sollicitation intériorisée, à un jugement intériorisé aussi. L'envoi à Paulhan est l'occasion d'une autocritique, Michaux prêtant, par anticipation, des jugements à son correspondant. D'où les nombreux appels à l'indulgence, la compréhension, la paix, la bonne volonté... :

Ces poèmes que la n. r. f. devait publier en février. Je n'en ai pas encore vu un mot. Et vous? J'y tenais et y tiens beaucoup. Vous voulez des choses de moi pour les publier après ma mort? Bien, mais ne réservez pas ces poèmes là. Je viens de vous envoyer de la copie. Vous prendrez dans celle-ci, et dans celles qui suivent [...]

Dans un mois je retournerai dans la région orientale. Dans la forêt où l'allure de mon journal changera probablement. (Cette diversité [...] n'est pas dans un journal un inconvénient. Je pense que Gallimard en jugera ainsi. Mais de toutes façons gardez ces pages jusqu'à mon

5 Lettres d'Henri Michaux, Fonds Paulhan, Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine.

retour; je crois qu'un autre éditeur s'y intéresse et le prendra s'il ne convient pas à la n. r. f.) [...]

Je ne sais plus comment vous parler. Huit lettres déjà ou même neuf de moi à vous; et huit fois de vos à moi silence. Si je n'étais fermement décidé à être un sage je crois bien que ces jours-ci je me logeais une balle dans la tête⁶.

Ce ton de la plainte et de la récrimination se poursuit encore au milieu des années 30 :

Mon cher ami, si une lettre que j'attends de vous me dit que c'est mauvais, ça me donnera une crise de nerfs, mais dites le quand même, si vous le pensez⁷.

Les poèmes que je vous ai envoyés il y a huit jours vous ont laissé froid. Cette fois-ci pourtant je croyais bien vous tenir. Ce n'est rien, on fera plus fort⁸.

Comme vous avez été très peu gentil pour moi depuis tout un temps, me refusant tout ce que vous avez eu l'occasion de refuser, cette fois vous serez gentil et publierez cette partie en entier. C'est du bon Michaux. C'est garanti. Vous pouvez m'envoyer les épreuves au Consulat de Belgique à Tokyo où j'arriverai sans doute en pleine guerre⁹...

Il est des jours où je me demande si ce n'est pas votre fièvre que j'ai. Car elle ne dépend ni de ce que je fais, ni de ce que je mange, ni de rien. Auriez-vous cette malice et ce pouvoir¹⁰?

En isolant des moments de l'œuvre, des moments riches (1928 et la rédaction d'*Ecuador*), des moments forts comme la période 1935-1936 (moment de la rédaction du *Voyage en Grande Garabagne* qui coïncide avec la période où les deux activités d'écriture et de peinture de Michaux s'équilibrent, où il se met à peindre autant qu'il écrit — il y aura ensuite déséquilibre progressif dans l'autre sens), la correspondance constitue un parallèle et un contrepoint à ce travail. Parallèle parce que Michaux multiplie les lettres qui commentent le travail en cours, qui annoncent à son éditeur les chapitres et la composition progressive de l'ouvrage, qui confirment ou demandent confirmation de l'envoi des fragments et qui traduisent l'état d'exaspération qui préside à ce travail. En apparence, c'est le voyage (Espagne, Portugal, puis Belgique) qui est source de cette exaspération et le pousse à s'évader dans le voyage imaginaire et il dit à un moment :

6 H. M. à J. P., Lettre du 15 mai 1928.

7 H. M. à J. P., Lettre de Quito, 1928.

8 H. M. à J. P., Lettre du 17 juillet 1931.

9 H. M. à J. P., Lettre du 3 février 1932.

10 H. M. à J. P., Lettre de 1935.

On comprend que pour fuir ces Ardennais Rimbaud ait jugé que ni Paris, ni la littérature n'étaient assez loin, qu'il fallait bien aller jusqu'en Afrique. Heureusement que je peux aller en Grande Garabagne — nouveaux chapitres, ça va¹¹.

Contrepoint aussi, puisque, d'un côté, il dit qu'il écrit bien, que c'est bon, de l'autre il dit qu'il doit reprendre ce livre, lui ajouter des chapitres; il se plaint que ce livre ne verra jamais le jour, ne lui porte pas chance, qu'il ne faut plus en parler et commence à en réclamer la publication, avec un énervement qui ira en croissant, alors même qu'il n'a pas fini de l'écrire¹². L'énervement se poursuivra jusqu'à la publication et un nouveau départ en voyage, parce que Gallimard n'obtempère pas assez vite au gré de Michaux.

J'en reste là d'une présentation rapide du corpus puisque aujourd'hui, l'occasion m'est donnée de changer de point de focalisation et de me demander ce qui non plus de Henri Michaux mais de Jean Paulhan ressort de cette correspondance, ce qu'elle en révèle ou confirme et ce, au-delà de la capacité bien connue de Paulhan à s'adapter à son interlocuteur et au ton par lui fixé pour leurs échanges. Les indices sont minces, ténues, puisque — en dehors de l'œuvre de Michaux, de ce qu'en dit Michaux et des nouvelles qu'en demande Paulhan — aucune ligne de force ne s'impose plus qu'une autre. Le ton de la conversation à bâtons rompus demeure tout du long, avec des remarques incidentes plus que de véritables dialogues, une disponibilité de Paulhan qui se maintient dans le champ critique mais avec une logique essentiellement de contradiction, de questions, d'échappement, d'indirection, de suggestion, d'absence de réponse tangible ou organisée qui correspond aux descriptions traditionnellement faites des entretiens de vive voix qu'il accordait.

Cette tonalité d'échange non construit, non écrit, est sans doute en partie dictée par Michaux qui occupe l'espace de la correspondance comme le lieu d'une décharge nerveuse, sans autre but que de se défouler des tensions créées par l'écriture. Mais Paulhan semble imperméable à ces lettres réactives ou agressives. Il maintient son « quant à lui » ne fut-ce que

11 H. M. à J. P., Lettre du 23 juillet 1935, envoyée de Verviers à J. P. en cure à Vittel.

12 H. M. à J. P., 1936 : « [...] Jean, tu as l'art de me martyriser, toi et Germaine — si humaine —. Sans doute, tu n'es pas responsable. Je n'en suis pas moins martyrisé. Pourquoi ne publie-t-on pas la Grande Garabagne? [...] »

dans et par le silence, s'autorise à ne pas répondre, suggère un avis plus qu'il ne le développe, ce qui incite Michaux à renouveler ses lettres, et évoque seulement, de loin en loin, ses travaux personnels, points auxquels Michaux répond de façon laconique. Si donc, clairement, une relation plus égalitaire s'instaure au fur et à mesure que Michaux se pose, on ne peut pas établir avec certitude et surtout globalement que l'un (l'auteur), donnerait plus que l'autre, (l'éditeur), le *la* de cette correspondance et une palette très large de modes de relations y transparait.

L'esprit général de cette correspondance diffère sensiblement de celui qui ressort de correspondances contemporaines comme celle de Paulhan et Monique St Hélier, de Paulhan et Audiberti, de Paulhan et André Suarès. Ces correspondances couvrent une période de temps beaucoup plus courte, et surtout d'une lettre à l'autre il y existe une forme de constante, c'est le mode d'intervention de Paulhan. Un rôle d'ordonnateur du travail de l'autre : il se livre peu, ce sont les lettres courtes mais chaleureuses de quelqu'un qui lit, des lettres pratiques d'un éditeur et directeur de revue infatigable qui fait avancer le travail de ses interlocuteurs, qui lui donne forme par des perspectives de publication. Mais cette constante est moins formelle qu'intellectuelle, car Paulhan sert de « révélateur », de miroir de l'autre qu'il renvoie à lui-même. Avec Suarès, il s'implique dans des conversations prolongées et détaillées sur la vie littéraire de l'entre-deux-guerres, sur les événements politiques européens, avec Saint-Hélier, la correspondance est comme une incitation au journal « intime ». Ce ne sont plus des lettres qui s'échangent mais des récits, des morceaux choisis, des déclarations qui par leur lyrisme tiennent à la fois de la confession et de la lettre d'amour. Dans la correspondance Paulhan-Audiberti on trouve un ton proche de celui de la correspondance Michaux-Paulhan : camaraderie, mélange de propos littéraires et de considérations ou informations personnelles, en particulier sur leur santé respective. Mais on note dans les lettres d'Audiberti une grande dépendance à l'égard de Paulhan, dépendance de celui qui souffre, se plaint, et s'analyse par lettres comme sur une forme de divan, et cette dépendance ne diminue pas avec les années.

Dans la correspondance qui nous occupe, il y a évolution de la relation entre Michaux et Paulhan, un passage du « vous » au « tu » au milieu des années trente, des évocations fréquentes de leur santé respective, un souci marqué pour ceux qui les entourent — Michaux s'enquiert en particulier souvent de la santé de Germaine Paulhan. Mais on a le sentiment qu'il ne se départit pas d'une forme de distance, qu'il ne peut pas forcer sa nature non plus et se livre peu. Les marques d'amitié, le souci de la santé de l'autre, tout cela reste en partie formel. Ni l'un ni l'autre ne se départit jamais d'une sorte de réserve pudique. Dans

une lettre, Michaux dit que, sachant Paulhan malade, il n'a pourtant pas pris de ses nouvelles, ni écrit. Il évoque ce silence, sans l'expliquer :

Cher Jean,
J'ai appris ta maladie et m'en suis désolé. Pourtant, sans t'écrire. Il y a de ces mystères. Enfin, tu vas mieux¹³.

Dans une lettre du 28 octobre 1943 où il est question de Fargue et de Paulhan, après la signature, en post-scriptum, Michaux griffonne :

Je me marie. Un accident veut toujours un témoin. Veux-tu être le mien? Ce serait le 12 Nbre à 11 h 1/2 à Paris.

Et Paulhan répondra, sur le même ton laconique et désinvolte :

Quelle bonne idée! (ton mariage). Oui, témoin avec grande joie. À bientôt Jean
Vraiment content que tu aimes ce petit *Br*¹⁴.

Ce que cette correspondance traduit c'est la diversité des liens qui unissent Paulhan et Michaux. Des liens de travail, tous les écrits de Michaux étant publiés chez Gallimard par l'intermédiaire de Paulhan, premier lecteur, premier censeur et critique.

Mardi. Écoute, Henri, il faut que tu me laisses donner dans les Cahiers (II) ton *phénomène de la peinture*. C'est admirable (ça l'est même au point qu'il y a je ne sais quoi de déplaisant, de trop facile dans les textes que tu cites ensuite au regard des images.) J'en sors tout bouleversé. [...] ¹⁵

« Passages », c'est merveilleux de cohérence, de consistance (je ne voudrais pas te fâcher). D'ailleurs, c'est merveilleux de toute façon. Tu es un chic type d'avoir réuni tout ça¹⁶.

Et la plupart des billets sur ces sujets illustrent ce ton de la conversation comme à haute voix, de l'échange continu sans transition, ni rappel du sujet en cours :

Mercredi. Cher Henri, page 6, as-tu bien voulu dire meuler « me meuler dessus »? On attendrait plutôt mouler (Mais Meuler a bien ses raisons, son mérite.¹⁷)

13 H. M. à J. P., lettre de 1945, postée de Paris avec indication d'adresse [16 Bd Raspail] en bas de la page.

14 J. P. à H. M., lettre du 29 janvier 1943, postée rue des Écoles pour H. M. 70 bis rue Notre-Dame-Des-Champs. *Br* désigne un ouvrage sur Braqué, dont il est question dans la lettre de Michaux.

15 J. P. à H. M., lettre de 1946, datée de « Mardi ».

16 J. P. à H. M., lettre de 1951, datée de « Dimanche ».

17 J. P. à H. M., cachet de la poste 4 décembre 1954.

Cher Jean, comme tu voudras. Les premières épreuves étaient plus drôles. Pas moins de trois cents coquilles, omissions etc. [...] Au point qu'on se trouve importun de vouloir y mettre de l'ordre [...] ... *telle quelle*... p. 21 naturellement avec une virgule après... l'aimons¹⁸.

Des liens d'amitié aussi, Michaux étant un invité fréquent des vacances de Paulhan à Port-Cros, — il en parle souvent dans les lettres. Malgré cela, il reste différent, maintient sa différence par rapport à cette société « bourgeoise », enjouée qui le lui rend d'une certaine façon. Dans une lettre de 1935 à Paulhan où il est question encore de l'écriture de la *Grande Garabagne* qu'il poursuit au Portugal, Michaux dit « *Comme j'entends Germaine dire que je ne suis pas humain* » et dans la correspondance entre Supervielle et Paulhan, il est souvent fait allusion à Michaux, leur ami commun, pour souligner son caractère à part, sa singularité, sa réserve. Mais Michaux et Paulhan seront l'un pour l'autre un soutien, un confident silencieux, dans les moments difficiles.

13 septembre

Mon cher Jean,

En es-tu là, vraiment ?

Entre quels murs coincé, ou à la veille de l'être ? Viens, chez moi, à ton retour. Mardi ou mercredi [mot illisible]. Si tu veux me parler, tu le feras. Personne n'en saura rien. Le silence, tu sais, m'est facile. [...] ¹⁹

C'est la complicité qu'évoquent ces lettres. Paulhan et Michaux ont en partage un esprit caustique, qui explique en partie la brièveté de leurs échanges, leur côté implicite, allusif. Ils n'ont pas besoin de tout expliquer, de disserter. Ils répliquent, ils discutent, échangent de bons mots. Ils ont aussi un humour commun, qui superposé à leur intérêt pour les animaux non domestiques, les animaux sauvages ou les espèces insolites, donnent des lettres assez drôles. Dans une lettre de 1932, alors qu'il voyage en Inde, et envoie au fur et à mesure les pages de ce qui deviendra le *Barbare en Asie*, Michaux indique à la fin d'une lettre exceptionnellement longue, écrite en partie de Chandernagor un 3 février puis terminée de Pondichéry le 14 :

[...] ai envoyé déjà 2 fragments qui font à peu près 80 pages dactylographiés — reste le 3^e qui sera envoyé après-demain, le tout après réflexion probablement réduit au 4/5. ci-inclus un éléphant. Prière de secouer l'enveloppe.

En 1934, il écrit de Monaco :

¹⁸ H. M. à J. P., 1955.

¹⁹H. M. à J. P., 13 septembre [1948].

À 34 ans, 34 seulement je découvre la seiche. Je l'adopte et j'ai cru comprendre après des heures et des heures de station devant elles* qu'elles aussi m'adoptaient. Vous-même ne m'avez jamais parlé des seiches, même pas d'une! Et vous n'en élevez pas à Port-Cros, où elles se plaindraient sûrement. Je pars pour Banyuls où j'espère faire la connaissance de quelques autres encore.

*(Quelques-unes unes qui s'embêtaient à Monaco à regarder les touristes)

À Paulhan qui écrit de Gilly s. Isère, le 23 octobre 1952:

Cher Henri, impossible de trouver des marmottes en Savoie. Même apprivoisées. Il paraît tout de même que ce sifflement qu'on entend parfois le soir, c'en est une. [...]

Michaux répond, le 30 octobre:

Sur les marmottes, pas de renseignements- Mais si tu veux voir deux splendides, fières, et magnifiquement indifférentes *Baloenicipes* (rois) va à Anvers. Encore plus dédaigneux, un Dugang, dans son bassin, qui depuis un an n'a pas mis à l'air plus que l'extrémité de ses narines (toutes les trois minutes). Et des tabous, des paradisiens, des perroquets Nestor, qui ne mangent que du mouton, et des oiseaux tropicaux en pleine liberté.

Leur complicité se manifeste particulièrement au moment des expériences hallucinogènes, dont Paulhan est l'instigateur. Il y participe, au début du moins, avec Michaux et quelques autres, mentionnés sous formes d'initiales dans les comptes rendus publiés par Michaux mais en toutes lettres dans leur correspondance:

Cher Jean,
Si tu m'en trouves (de la mes) je suis ton homme.
Si tu le désires, ton compagnon de voyage et mon appartement notre plage d'envol.[...]²⁰

Jeudi
Cher Henri,
J'ai, pour le moment, 7 doses. Je serais d'avis de prendre Dimanche chacun 2/3 de dose (donc un peu plus que la? dose conseillée par Al.; lundi, chacun une dose, Mardi, s'il y a lieu de poursuivre l'expérience, toi et moi une doschacun.
Édith apportera poulet et salade; moi caviar rouge, champagne et petits gâteaux.
Donc Dimanche 9 1/2. À toi
Jean
Il faudra rester dans une demi obscurité.

20 H. M. à J. P., 1954 ou 1955.

Bien sûr, ni téléphone, ni visites.

Peut-être avoir des fleurs ?

En cas d'anxiété et de nausées, prendre du thé ou du café extrêmement sucrés. (Peut-être pourras-tu nous faire du thé.²¹)

Des liens enfin de pairs, de collègues ; un écrivain écrit à un autre. La plupart du temps, Michaux s'adresse à l'éditeur, au directeur de revue, mais il n'ignore pas le travail personnel de Paulhan qui lui sert, semble-t-il, de temps à autre, comme pour une mise en miroir : « *Laisse moi finir sagement, comme toi tu avais commencé, écrivant peu, publiant moins, et jamais en revue. Ton ami, Henri M* »²². Dans la lettre où il demande à Paulhan, en post-scriptum, d'être son témoin de mariage, Michaux écrit aussi :

Quand on entendait Fargue, il y a des années, on disait « Ah S'il pouvait écrire ce qu'il dit!... Eh bien, il l'a écrit... et on n'a plus rien demandé. On disait aussi d'un certain Jean P, quand nous nous retirions, après une conversation avec lui, interdits au souvenir de ses répliques, de ses échappées trop subtiles semblait-il pour pouvoir être écrites « Ah. S'il pouvait mettre ça tel quel, noir sur blanc. » Eh bien il l'a écrit..., à peu près... et nous nous sommes retrouvés quelques-uns uns d'autrefois, Renéville, Pierre Leyris et moi, tous émerveillés, et ne sachant de quels adjectifs le couvrir. Les Propos sur Braque ont l'extraordinaire qualité qu'on attendait depuis des années. (Les points de vues imprévus, et juste au moment où on allait les trouver tout à fait faux, de contradictoires qui deviennent une libération lumineuse, du naturel... et enfin, c'est plein de talent... et jeune [...]²³)

Il est souvent fait allusion aux écrits de Paulhan, à la rédaction de *Fleurs de Tarbes* en particulier, ce qui suggère au moins un respect mutuel, et des préoccupations théoriques communes. « *Tu es un des seuls avec qui ... je cause...* » dit Michaux dans une lettre du 21 sept 1941. Pour le dire rapidement, ils sont engagés tous deux dans une même observation, nouvelle et singulière sur les situations de langage auxquelles on est exposé en littérature, c'est à dire des situations où le langage n'est pas seul. Paulhan constate que la littérature nous conduit à des états, où nous observons le langage dans son rapport avec la pensée, avec les choses, rapport que Michaux expérimente dans *Ecuador, Un Barbare en Asie, Passages, Voyage en Grande Garabagne* ou bien encore elle nous conduit, langage mis à part, à observer les relations de notre esprit

21 J. P. à H. M., 1955.

22 H. M. à J. P., non datée.

23 H. M. à J. P., 28 octobre 1943, de « Paris-70 bis rue Notre Dame des Champs ».

avec le monde, comme ces situations de possession que Michaux décrit par exemple dans *Une Voie Pour L'Insubordination*.

Leur expérience commune des hallucinogènes répond à cet objectif commun, à cette commune « inquiétude de langage » qui les habite. Mais partant d'un même souci de langage, leurs démarches sont différentes :

Paulhan sépare réflexion rhétorique et écrits littéraires, tandis que Michaux opère une fusion. Dans *Essai d'Introduction au Projet d'Une Métrique Universelle*²⁴, en effet, « Paulhan reprend le projet d'observation de la pensée que Valery annonce dans sa lettre à Fontaine et qui disait : « Je poursuis une découverte dont je vois les bases, mais je ne suis pas assez fort pour les dégager assez nettement, et les combiner avec assez de grandeur. Je la compare déjà à un acide qui décapera la réalité de la pensée, à un instrument qui décuplera la logique connue, si peu utile encore. » Michaux ne compare pas une quelconque découverte à un acide, il expérimente l'acide in vivo.

Alors que l'objet de Paulhan est d'expliquer pourquoi Valery ne pouvait pas réussir, compte tenu de la nature auto référentielle qu'il assigne au langage, celui de Michaux est de donner tort à Paulhan, en prouvant que c'est possible. Paulhan, dans sa tentative de percer le secret de l'écrivain, en reste à cette idée que « le langage est cette porte à trous de serrure qui nous montre fidèlement un peu de pensée, mais pas toute la pensée. » Parce qu'il ne nous est jamais donné d'observer notre pensée comme nous le ferions d'un caillou, d'un arbre, parce que nous prélevons toujours sur elle la part qui nous permet de l'observer. De sorte que nous ne savons pas si nous la considérons amputée d'une part essentielle ou insignifiante et que nous ne le saurons jamais parce que nous ne pouvons pas prendre d'elle une vue d'ensemble. Ce constat l'amène donc à envisager que les vues que nous prenons de notre pensée sont une projection de l'effort qui nous fait l'observer, et que le langage est cette projection que chacun peut observer à loisir. D'où l'adéquation entre pensée, parole, et mot, entre le mot et l'idée et la chose.

Michaux propose, bien entendu, une tout autre lecture : il se met en situation de saisir et d'observer le fonctionnement de notre pensée en direct, de changer de système de connexion ou de triage, de sortir de la fabrique à mots, mots pensés, mots images, mots émotions, pour aller chercher les pensées, les images, les émotions comme à leur source, avant que les mots ne s'en emparent. C'est le sens de l'expérience duale

24 *Le Nouveau Commerce*, 1984, supplément au numéro 58.

qu'il relate dans *Les Grandes Épreuves de l'Esprit*, expérience d'une pensée discursive dissociée, entre d'un côté « l'imbécillité en mots », l'aphasie, et de l'autre « le tennis des synonymes » où la parole emballée se nourrit d'elle-même.

Et la grande différence qui donne à leur commerce une allure de contrepoint systématique, c'est la conclusion à laquelle ils parviennent, Michaux poursuivant dans ses derniers retranchements une découverte sur le langage à laquelle Paulhan renonce, juste après l'avoir entrevue.

Il n'empêche que cette interrogation sur le langage et sa science est un leitmotiv, un fil conducteur de leurs conversations par lettres et fait de cette correspondance le lieu d'un échange polémique. En effet, ils ne partagent pas les mêmes idées. Leurs avis divergent très souvent, sur des lectures ou sur des auteurs, en particulier Prévert qui donne l'occasion à Michaux d'une prise de position :

Mon cher Jean,
 La promenade dans les jardins de Tarbes t'a rendu décidément ennemi des originaux : une vraie terreur !
 Tu verrais plus juste (et n'était-ce pas ton sentiment autrefois?) en considérant un écrivain original comme un pauvre type qui n'en peut mais.
 Prévert plus que personne m'a donné cette impression (te la donnerait à toi-même j'en suis sûr)
 Il est bien loin de pouvoir ou corriger ou rendre pire, ou améliorer ou diriger ses écrits ou même ses paroles.
 Disposition, ou si tu veux, empêchement qui va jusqu'à la maladie et vient sûrement. [...] ²⁵

Paulhan ne cache pas sa préférence pour l'œuvre écrite de Michaux, par comparaison à sa peinture, mais il l'encourage fortement à persévérer dans cette voie. Michaux, de son côté, suit depuis le début la lente progression des *Fleurs de Tarbes* et tout du long, ne cesse de s'inscrire en faux contre les positions de Paulhan. Il conteste l'illusion, disant qu'on ne peut pas cerner une illusion de façon rigoureuse, comme si on pouvait s'appuyer commodément sur le reste alors que tout est plein d'illusions. Mais il ajoute :

Cependant tu ne peux imaginer comme je te sais gré d'inventer une terreur, dès le moment que j'apprends qu'elle travaille dans l'illusion car je n'ai pas que des objections à faire, quoiqu'elles soient toujours les premières à se montrer [...] ²⁶

25 H. M. à J. P., 1939.

26 H. M. à J. P., 1939.

Il ne voit pas l'intérêt de distinguer lieux communs et expressions originales, voyant « l'intérêt du lieu commun non au départ mais à l'arrivée ». C'est pour lui un gage de réussite dans la communication avec le lecteur et non, comme Paulhan le pense un « court-circuit » entre l'auteur et le lecteur qui perd confiance. Il avoue largement « ne pas être arrivé à voir le problème » que Paulhan se pose. Mais il admire sa méthode :

30 oct.

Mon cher Jean, Reçu ton livre et les fleurs-
Ton portrait de Montaigne montre comme la méthode peut aller
loin, plus loin encore et défaire les jugements plus solides que les
littéraires- On voudrait tellement t'entendre en ce moment...
mes amitiés²⁷.

Il argumente, il répond, il s'implique dans la recherche de Paulhan, preuve qu'il n'y est pas indifférent.

Tu as rendu un homme fou, *lui écrit-il en 1937*. Et le pire, peut-être, est qu'il te cite de travers. « Non, les mots ne sont pas des nombres », s'écrie-t-il tout d'un coup furieux et d'une voix coupante dans la grande salle de la Nationale. Tu vois...

Ces entretiens témoignent d'une complicité amicale et intellectuelle forte et leur caractère polémique n'explique pas la tension spécifique à cette correspondance. Cette tension est multiple. Elle tient au rythme de la correspondance qui connaît des moments d'accélération et de décélération. D'où la rage constamment exprimée qui constitue un moteur d'écriture. Deux circonstances — le voyage et la mise au point d'un livre — participent de la même situation délibérée d'ascèse, de rage, qui constitue un moteur d'écriture entretenu par les lettres. Du début à la fin de la correspondance, la plupart des lettres de Michaux sont courtes, avec des phrases lapidaires, à peine rédigées comme s'il était à la fois impatient d'écrire à Paulhan mais qu'il ne voulait y consacrer que le temps minimum. Les lettres apparaissent comme des sortes de décharges impulsives, impatientes, qui s'imposent à l'interlocuteur plus qu'elles ne s'adressent véritablement à lui. Elles sont peu lisibles, griffonnées plus qu'écrites, comportent de nombreuses ratures, mots soulignés, mots écrits plus gros que d'autres, intempestifs.

La tension tient aussi au style de la correspondance. Rien qu'en les regardant rapidement, on se rend compte que les lettres sont des

²⁷ H. M. à J. P., 1941.

notations de pensées fugitives, de sensations premières, témoignent d'une écriture sans règle, sans grammaire, sans souci de conventions. Elles répondent à idéal stylistique de l'ellipse mais une ellipse brute, qui s'apparente au trait, au geste brut « rustique » dit Michaux de la peinture. Elle n'en a évidemment pas toutes les caractéristiques et dès lors que Michaux peint davantage, il écrit moins de lettres. L'écriture compulsive dont témoigne une bonne partie de ces lettres, est une façon pour Michaux de rester lié aux autres — « *Dès que je cesse d'écrire, je me sens étranger* », de ne pas se sentir seul. Comme peindre, composer, écrire, cette production de lettres qui restent sans réponses et n'en attendent d'ailleurs pas, est la manière dont « la solitude fait des gammes », expression de *l'Espace du Dedans*.

La lecture de cette correspondance fait en effet entendre une voix singulière de Michaux, non polyphonique comme dans ses œuvres, mais sienne, crue, alternance de plaintes, de murmures et de cris, une voix qui tente de fixer comme un horizon de fuyants, des premières notations antérieures à la nomination et comme dites à haute voix. Il y a les lettres du « mauvais élève » qui s'oblige à la critique, se contraint à un style de raseur professionnel, de littéraire, parle de l'autre, avec amitié mais sans conviction, persuadé qu'il ne faut pas demander leur avis aux écrivains. Mais il y a aussi et surtout celles, constituées de phrases inachevées, sans lien, de mots épars qui répondent à un besoin paradoxal de déconditionnement du verbal, qui cherchent à retrouver les caractéristiques de la parole avec ses flexions, ses ruptures de ton, les hausses de voix, les silences, les interjections.

Dans ces lettres Michaux ne s'adresse pas tant à Paulhan qu'il ne se sert de lui, la figure de Paulhan et la situation épistolaire convenant au besoin d'écriture ressenti à ce moment précis. La fonction ultime de cette correspondance paraît en effet dramaturgique. La « présence » de Paulhan permet à Michaux d'émettre sa voix, de mettre en scène son œuvre devant Paulhan, super lecteur et super spectateur. La stature de Paulhan, grand critique, en même temps que les dispositifs spécifiques de son aptitude critique, sa capacité d'attention, d'admiration, sa mobilité d'esprit, semblent avoir constitué un défi permanent à l'esprit exigeant, l'esprit de chercheur de Michaux²⁸. Michaux l'évoque d'ailleurs dans son dernier hommage à Paulhan « En songeant à l'avenir » disant de Paulhan : « Il savait distinguer particulièrement ceux

28 La lettre du 28 mars 1943, précédemment citée et où il est question des *Propos* sur Braque, en est une illustration très claire.

qui jouaient le grand jeu dangereux de l'existence de l'esprit [...] Aimant faire penser..., faire buter... Personne comme lui pour dégarnir votre front de certitudes ou d'indifférences, pour l'enfoncer, pour mettre à découvert votre centre...²⁹ »

Les malentendus sur les textes, les lettres non reçues, les aléas des publications constituent, dans cette correspondance, des indices d'une déstabilisation de Michaux par Paulhan: un moment de la correspondance est consacré, de manière allusive mais répétée à *Portrait d'homme*³⁰, un texte que Michaux regrette, considère comme mauvais, chose que Paulhan lui a dit, à demi mots. Ce raté est suffisamment rare, unique même, tous les autres textes de Michaux ayant reçu l'approbation admirative de Paulhan. Il constitue donc comme un point névralgique. Trois lettres au moins y reviennent et Michaux, de mauvaise humeur, conclue: « Il est mauvais, n'en parlons plus » ou plus loin, « Ne cesserez vous pas de me persécuter ». Détail significatif, ce texte ne ressemble pas aux autres textes ou portraits de Michaux, mais se rapproche davantage (sans succès, toutefois) de la méthode formelle d'exposition de Paulhan et traite de questions auxquelles Paulhan est attaché — il ébauche en partie une définition de l'écrivain par rapport au mauvais littéraire, mettant en avant et en doute la notion d'originalité absolue comme condition sine qua non de l'écriture.

De ci, de là, dans la correspondance, mais aussi dans le rapprochement de textes, apparaissent des indices d'une conception commune de la poésie et du poète, de l'originalité, mobilité, de la place du poète en avance sur son époque par ce que tourné vers l'avenir, sans idée formelle arrêtée. On est frappé par la parenté profonde qui unit non pas leurs pratiques de la littérature — Michaux est clairement surpris et admiratif du souci de Paulhan de ne pas « faire sienne » une pensée latente, « de ne pas tenir à penser en son nom », de rester « sans moi »³¹, mais leurs deux éthiques de la littérature.

Éthique parce que la littérature pour Michaux comme pour Paulhan est le lieu de révélation d'une connaissance — plus que d'un savoir, qui ne se dissimule pas derrière une esthétique; le lieu d'une recherche exprimée, vécue, traduite, restituée, forte, destinée à toucher mais pas à

29 « En songeant à l'avenir », paru dans le numéro spécial d'hommage à Jean Paulhan, NRF, 1968, p. 657.

30 « Portrait d'homme », paru dans *Mesures*, 15 avril, n° 2, p. 91 à 104, non repris.

31 Expressions employées dans « En songeant à l'avenir ».

faire école. Qui confirme des expériences individuelles disparates, mais ne rassemble pas de disciples³².

Posture aussi. Dubuffet disait de Michaux qu'il n'était pas un conférencier mais un « montreur »³³. Il met son lecteur en situation, en prise directe avec un « monde renversé », dont les éléments sont identiques à ce que nous connaissons, mais semblent « retournés et comme vidés de leur premier sens », comme si on apercevait « d'eux une face, obscure jusque-là et brusquement dévoilée »³⁴. Paulhan à ce titre aussi est un montreur, il montre surtout les autres à eux-mêmes, mais « [...] lui ne se montrait pas, ou juste ce qu'il faut, en passant »³⁵.

À l'homme dans l'embarras, il suggère de ne pas chercher les règles et dit « Les chef d'œuvres se font à l'envers. »³⁶ Chez Michaux, le renversement paraît naturel et immédiat surtout; il repose, non pas sur une longue et complexe élaboration, mais sur une opération magique, un terrain propice à la spontanéité et non à la délibération. Michaux dénonce le côté « délibéré » de ce qui est présenté comme poème :

La poésie est une grâce, pas un travail. La seule ambition de faire un poème suffit à le tuer³⁷.

De même pour Paulhan :

Il [l'homme de la rue] accepte d'être surpris et roulé par le mystère, plutôt qu'il ne le dirige ou le prévoit. Il l'adore, si l'on veut. Il le respecte en tout cas; il ne cherche pas le moins du monde à le comprendre, ni à le disséquer³⁸.

Michaux définit la poésie « qu'elle soit transport, invention ou musique » comme « un impondérable qui peut se trouver dans n'importe quel genre, soudain élargissement du monde. » On n'est pas loin du

32 Il faudrait s'interroger sur la parenté entre le « premier venu » dont Paulhan évoque (et invoque) le jugement supposé dans ses essais critiques et le « nouveau venu » que Michaux voit poindre au cours de l'expérience de peinture, dans le mouvement des encres, *Émergences-Résurgences*, éd. Skira, 1972, p. 71.

33 Pour cette double notion d'éthique et de posture voir notre article « Grammaire du geste d'écriture », in *Dans les plis et cris du lyrisme*, textes réunis par Catherine Mayaux, L'Harmattan, 1996.

34 Jean PAULHAN, « Lettres à Monsieur de Hohenhau », *Traité du Ravissement*, Périple, 1983.

35 « En songeant à l'avenir », *NRF*, 1968, p. 658.

36 Jean PAULHAN, *À demain, la poésie*, Le Nouveau Commerce, 1990, p. 111.

37 « Art Poétique », in J. CHARPIER et P. SEGHERS, *Livre d'or de la poésie contemporaine*, éd. Seghers, 1959, p. 228.

38 Jean PAULHAN, *À demain, la poésie*, Le Nouveau Commerce, 1990, p. 32-33.

« renversement, de la possession, la magie et le paradoxe, (expressions de Paulhan dans son *Traité du Ravissement*) ou encore de cette notion de « point d'accomplissement » qui désigne, mieux que les critères esthétiques, le sentiment de la beauté du texte³⁹.

Éthique et posture se conjuguent pour définir chez Michaux et Paulhan une démarche moderne de plasticiens de la littérature. Pratique plastique de l'écriture chez Michaux, critique plastique ou pratique critique et logique de la lecture chez Paulhan. Les méthodes et l'œuvre produites diffèrent, mais les enjeux se ressemblent.

Chez Michaux, on a d'un côté des textes élaborant la doctrine d'écriture, textes expérimentaux, comme ceux sur les hallucinogènes, ceux sur la peinture, ceux sur la folie. Michaux semble s'y démarquer complètement de la littérature et vouloir faire œuvre de science en rassemblant, analysant, décrivant, les mécanismes mentaux et expressifs mis à nu dans l'expérience hallucinogène, picturale ou dans l'aliénation. D'un autre côté, des textes littéraires — comme *Au Pays de la Magie*, sans cadre expérimental ou théorique énoncé, pratiquent, avec une apparente spontanéité, les traits de style découverts. Bien entendu, ce rapport entre théorie et pratique est fictif et la distinction inopérante. Outre que la chronologie de l'œuvre ne nous le permet pas, on ne peut établir de rapport de hiérarchie ou d'antériorité entre des textes où s'élaborerait une doctrine et d'autres qui la mettrait exclusivement en application. Les deux sont symétriques, dans leur fonction et dans leur apport. De même que chez Paulhan, la fonction critique se partage entre les essais, les récits et l'œuvre éditoriale comme deux temps alternés d'une même démarche, d'une même quête de l'émotion critique, du juste jugement et du mystère esthétique sur lequel il repose.

Michaux veut toucher, mais aussi il claue la porte de la littérature, et passe par une méthode aux antipodes de l'esthétique littéraire, méthode qui s'approche de celle de la science et qui aspire à en avoir la rigueur. Non qu'il croie véritablement possible d'aboutir à cette langue directe, une langue faite de mots débarrassés de leur poids, et qui lui permettrait de rendre les expériences qui ont laissé en lui « *un sillon* »⁴⁰. Mais il veut faire de l'expérience poétique une expérience de vérité, le lieu d'approche d'une vérité, non pas durable, non pas dans son entier, mais dont on puisse repérer les poteaux d'angle, en en rassemblant

39 In *Petite préface à toute critique*, éd. Le Temps qu'il fait, 1988, p. 3.

40 « *C'est comme si j'avais vu un cheval de feu traverser une fenêtre!* » confie-t-il à Alain Jouffroy à propos de la mescaline, in « Entretiens avec Henri Michaux », *Arts*, n° 746, oct-nov 1959, p. 16, à propos de la mescaline.

les instantanés. Il veut conserver la liberté de la poésie, tout en lui adjoignant la rigueur de la science, mais sans que le travail que cela suppose aboutisse à une esthétique délibérée, concertée et fixiste. Un équilibre entre-deux dans lequel il se maintient à force de tension, par un questionnement constant sur ses capacités d'écriture, en renouvelant sans cesse les expériences et leur compte rendu, en cultivant l'inachèvement. N'est-ce pas ce que tente de son côté Paulhan quand il rend compte inlassablement d'expériences de lectures, qu'il souligne le caractère interminable de la lecture et interprétation critique, montrant l'évolution de la réaction, de la sensation produite par la lecture, décortiquant les étapes par lesquelles elle passe, tentant d'en établir les règles pour mieux ensuite les balayer et mettre l'accent sur l'attitude et l'exigence nécessaire :

C'est toujours le même mot. Oui, mais pour bien l'apprécier il faut passer de l'une à l'autre entente. Il faut, pour ainsi dire, le penser deux fois. Et si l'on y songe, c'est la difficulté propre de l'écrivain — et du poète en particulier — qu'il écrive ainsi avec des mots qui vont changer dès qu'il les aura proférés [...]»⁴¹.

Tous deux se situent finalement en marge de la littérature et se reconnaissent dans cette marginalité :

Très bien. *Le Pouvoir des mots*. Mais en dehors de ce pouvoir sot et fantasmatique que les écrivains et politiciens imaginent, n'existe-t-il pas un discret et réel pouvoir de rappel ? Comme dans les expériences sur les animaux... la sonnette qui augmente la salivation chez le chien-Bien sûr, c'est l'aliment attendu... mais la sonnette...⁴² ?

L'approche scientifique de la vérité dans l'œuvre d'art est un élément de leur singularité. Elle les rend inclassables et les place en porte-à-faux par rapport à certains de leurs contemporains et amis, comme Cioran, qui voyait dans la démarche d'exhaustivité de Michaux le contraire de la poésie. De même Michaux, dans « En songeant à l'avenir », évoque Paulhan en parlant de son style « *d'emblée incomparable/Spectacle inouï, toujours surprenant/propositions déroutantes, imparables* »⁴³. Dans leur correspondance, nul trace d'un étonnement réciproque quant à l'objet de leurs préoccupations. Ils se comprennent instinctivement, comme

41 À *Demain, la poésie*, op. cit., p. 58.

42 H. M. à J. P., 1938 [Sur papier à en-tête de la revue *Hermès* indiquant « Rédacteur en chef : Henri Michaux »].

43 Op. cit., p. 658.

par une sorte d'accord sur l'évidence et quelques autres partagent, avec eux, la même conviction : Roger Caillois voyait aussi dans la poésie, une « science » des sensations, dans laquelle il s'agit moins d'image que d'exactitude. Au fil des œuvres, on voit Michaux s'approprier un objet — arbre, brouillard, rocher, parce qu'il est « *propre à son action du moment* »⁴⁴, mais son investigation s'étend à l'homme dans son entier. Il ne se fixe pas sur un objet unique, modèle de poésie concrète, et la recherche scientifique du modèle passe par une pratique répétée, contrôlée des incompétences du langage, des rapports qu'il entretient avec la pensée. Il en va de même des investigations de Paulhan dans ses essais et on peut se demander dans quelle mesure Michaux n'a pas inspiré le portrait que Jean Paulhan, dans *À demain, la poésie*⁴⁵, ébauche du poète moderne, tantôt voyant, tantôt artisan :

Mais chacun des deux mène son jeu à part, et ne le mène que mieux. Tantôt le poète pioche physique et chimie, s'étonne d'un microbe, s'émerveille d'un quanta. C'est son métier. Que serait un poète, s'il ignorait ce que savent les hommes de son temps? ... Cependant, il n'arrête guère, d'autre part, d'écrire au petit bonheur : ...Il tire au sort les lettres de l'alphabet. Il va jusqu'à former un nouvel alphabet, strictement personnel. Bref, il poursuit librement en tout sens, dut-il paraître absurde ou baroque, sa pensée comme s'il n'y avait pas de langage, son langage comme s'il n'y avait pas de pensée⁴⁶...

Pour l'un comme pour l'autre, la véritable écriture se distingue des autres par une singularité plus qu'une originalité absolue. L'un comme l'autre se défie des règles et genres connus de la poésie formelle. Michaux y contrevient radicalement, Paulhan en marque les limites. Pour tous deux, le poète ne doit pas s'inscrire dans une lignée, mais est guidé par la volonté de choisir, de changer, de préférer aussi le métier à l'esthétique convenue, de suivre sa pensée sans se préoccuper d'y insuffler un mystère poétique codifié... mais en s'efforçant d'adopter la patience, la rigueur et le détachement exigé des savants.

Le caractère elliptique et informel de cette correspondance qui n'était pas destinée à la galerie, et encore moins à l'édification réciproque, sa spontanéité même au-delà des enjeux de travail qui l'ont motivée, révèle donc une proximité de conviction, de *hardiesse et d'espoir*

44 *Vents et Poussières*, éd. K. Flinker, Paris, 1962, p. 23.

45 Le Nouveau Commerce, supplément au cahier 78, 1990, p. 106-108.

46 *À Demain, la poésie*, op. cit., p. 106.

pour reprendre des expressions de Paulhan. Jamais exprimée explicitement, elle explique sans doute à la fois la pudeur et l'absence de réticence de l'hommage de Michaux à Paulhan, la fidélité de Paulhan à Michaux, malgré l'égoïsme reconnu de ce dernier, tout comme elle explique l'absence de dialogue véritable dans la correspondance. Ils n'en avaient pas besoin. Leur suffisait cette aspiration commune à ce langage propre, langage action, langage penser en action qui ne réduise pas le monde à l'intelligible, mais au contraire respecte l'indiscernable, un langage qui ne fixe pas mais respecte l'incomplétude, un langage enfin qui soit « énergie », langage, en un mot, qui assure le devenir.

Leur suffisait aussi une forme proche d'engagement au monde, à l'égard de l'autre, évidente chez Paulhan, lisible clairement et annoncée dans des textes avertissements, importants chez Michaux, comme la « Postface de *Mes Propriétés* », la « Postface de *Plume* », *Ecce Homo*. Cet engagement au monde, à l'autre, passe par la littérature et par la recherche d'une modernité au sens que lui donne Leiris, c'est à dire d'être contre et en avance.

Dans « En songeant à l'avenir », parlant de Paulhan, de ceux « qu'on voudrait voir revenir et retrouver dans le futur » comme d'un homme d'entraide, qui fit route avec beaucoup, les épaula. L'hommage, l'éloge, le respect sont évidents. Michaux reste pourtant en dehors des qualificatifs. Il ne range pas Paulhan dans une catégorie — ni éditeur, ni écrivain, ni critique —, d'aucune sorte. Sans doute est-ce par étrangeté avouée à cette pratique. Sans doute aussi veut-il rester fidèle à l'image que Paulhan a donné de lui-même — « Sans MOI » — dit Michaux. Mais quelques années plus tard, dans *Émergences Résurgences*⁴⁷, Michaux donne une définition, fait rare chez lui, de l'artiste. Je vous laisse méditer la parenté entre les qualités de Paulhan soulignées dans « En songeant à l'avenir » :

Alliance faite, l'autre, il le suivait, il le suivait pendant longtemps, le précéderait, le tâterait, le pénétrerait, le déplacerait, le devinerait, l'aiderait à se découvrir, à ne pas retomber, à se ranimer, se développer [...]

Si penser, comme opération solitaire, est un stade qui en nombre d'occasions va être dépassé, il eût pu être d'un siècle futur.

et les qualités de l'artiste soulignées dans *Émergences-Résurgences* :

Un auteur n'est pas un copiste, il est celui qui a vu, qui trouve le moyen de débloquent le coincé, de défaire la situation inacceptable. Même raté, jamais raté, parmi les myopes satisfaits. En débloquent sa

47 Éditions Skira, 1972, p. 75-76.

situation, il en débloquent des centaines d'autres, des situations d'époque, ou de l'époque qui ne fait encore que poindre. L'artiste est d'avenir, c'est pourquoi il entraîne. Voir toujours ses arrières, c'est comprendre un mobile en se trompant de sens.

Soit un hommage décalé, inavoué, inconscient sans doute, mais qui, par la parenté entre les qualités reconnues de Paulhan et celles exigées de l'artiste, témoigne d'un univers implicite commun et peut constituer le point d'orgue de cette relation entre Michaux et Paulhan.